

Il n'y a plus de chemin

Robert Dion

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2323ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dion, R. (2005). Il n'y a plus de chemin. *Contre-jour*, (7), 41–43.

Il n'y a plus de chemin

Robert Dion

Tout le monde avait son chemin tracé sans défaut¹.

Une semblable phrase, chez Jacques Brault, ne saurait s'appliquer qu'à l'autre, à celui ou à celle qui a trouvé sa voie, une fois pour toutes, et qui la suit sans détour. Elle est forcément paradoxale chez quelqu'un dont l'œuvre, depuis toujours, s'écrit à défaut de chemin, ou plutôt, faudrait-il dire, dans le défaut du chemin. Là où le chemin manque, là où il n'y en a plus.

Et pourtant ils foisonnent, les chemins, dans *Il n'y a plus de chemin*, et ailleurs aussi, encore qu'ils aient tendance à s'effacer avec le pas du marcheur. Dans les voies dérobées et multiples où la ville *s'étend déserte*, Brault invite à errer comme le font les chats efflanqués, en compagnie des seuls vagabonds et chiffonniers, dans l'oubli des grandes artères.

¹ Jacques Brault, *Il n'y a plus de chemin*, Montréal/Cessons, Le Noroît/La Table rase, 1990, p. 37. Les syntagmes en italique sont repris ou adaptés de ce recueil.

L'œuvre appelle une véritable poésie des chemins : de ceux que l'on fait, qui nous défont, qui nous revêtent d'un gris de poussière, d'une poussière à prendre avec soi comme une façon de retourner, un trop bref moment, à la béatitude effrayante de l'origine et du terme de toute chose. Tu es poussière... Dans les ravines et les ornières, dans *la douleur des rues*, mais aussi dans les *beaux bouts de chemin*, on trouverait, si l'on cherchait un peu, un itinéraire des livres de Brault.

Le parcours que dessine et embrasse le poète, veillant sur ses vagabonds alors qu'ils passent, doucement, de livre en livre, c'est celui de protagonistes qui voudraient s'arrêter et qui cheminent néanmoins, à qui chaque banc est une promesse ; qui se relancent, traversent l'océan parfois, pour finir à deux pas de leur point de départ, ratés magnifiques.

Le petit carnet gris d'usure, gris d'avoir été abandonné aux intempéries : un *registre de poèmes* inaboutis. On n'écrit pas en chambre, mais sur la route, au vent, sous le réverbère qui sculpte une retraite précaire. Bien mieux que d'autres, Brault a su dire la grandeur et la petitesse grises. La poussière sur les mauvaises herbes au bord des routes. La fatigue sur les sentiers sans repos. L'automne juste avant le noir et le blanc de l'hiver. Les *pavés délavés*. Les chemins creux de la *chose clocharde*. Gris des yeux, des cheveux, du costume, grisaille de l'agonie même pas tragique : on lutte un peu, on s'éteint, ça cesse de luire sous le gris de la cendre.

Ouvrir un passage, une sente, en sachant que la broussaille est là, tapie, fin prête. Dans le recueil, Brault évoque ces *chemins tout croches et empêtrés* qui se fauillent, qui égarent dans le temps et l'espace.

Sale chemin, chemin encombré : beauté des épithètes communes pour dire le sort commun, mais incommensurable pourtant. Des épithètes ordinaires, alignées sans hâte, chemin faisant.

Malgré les apparences, on ne marche pas toujours seul. Ça et là il y a des rencontres. Charles et François. Des promesses de l'enfance

qu'on croit retrouver, des êtres qui arrivent comme un miracle : pour soi seul. Mais le plus souvent, ce sont angoisse et solitude qui clopinent de conserve, ajustant leur allure à la nôtre. On avance à trois. C'est sans doute une personne de trop : il faudrait choisir. Or on ne choisit pas, et voici de toute façon Personne qui arrive et pose son chapeau.

Marcher à perte, sur des tronçons de route qui s'accrochent à la terre raréfiée, dans le gris neutre de la fatigue. Voir les chardonnerets tomber à ses pieds, les alouettes courir sur le miroir. Se haler soi-même par le vieux chemin. Attendre que ça passe, faire passer. Sur cette voie qui n'est plus, *n'a plus de sens*. Disparaître, comme dit enfin Brault, *en un petit chemin, avec un souffle de quelqu'un tout près ; une vieille bonté comme au premier instant*.